



HAL
open science

L'être humain hors de lui-même

Edwige Armand

► **To cite this version:**

Edwige Armand. L'être humain hors de lui-même. Cités : Philosophie, politique, Histoire, 2013, Aujourd'hui, le post-humain, 55, pp.33-41. hal-03527208

HAL Id: hal-03527208

<https://hal.science/hal-03527208>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'être humain hors de lui-même

EDWIGE ARMAND

Le posthumanisme voudrait pallier les défaillances du corps humain qui, selon les discours « extropiens », ne serait plus adapté à son environnement technologique. Actuellement, nombre de chercheurs désirent améliorer notre corps archaïque conçu, selon eux, comme insuffisant et dépassé. Le flux d'informations débordant, la vitesse et les performances de nos outils techniques placent les mouvements corporels et la cognition humaine au cœur de l'inadaptation et les rendraient obsolètes. Ce discours peut apeurer, voire profondément déranger, car il impose une vision de l'homme devenu insuffisant pour lui-même et qui se doit de « s'augmenter » extérieurement, pour pouvoir s'ajuster à son nouvel environnement technologique. Ne laissant le choix qu'entre la résignation ou l'acceptation, ce genre de discours radical, souvent entretenu par les chercheurs en vie et en intelligence artificielles, ne permet pas de nuancer ce nouveau rapport au monde qui se dessine avec les nouveaux outils techniques. N'offrant pas la possibilité de refuser l'« augmentation » sous peine de devenir déclassé et disqualifié, la forme coercitive de ce discours questionne davantage que les progrès médicaux qui peuvent y être agencés et qui s'avèrent généralement être de véritables améliorations pour notre condition humaine.

La question est de savoir si les outils techniques vont permettre de réellement « augmenter » le corps, ou s'il s'agit seulement de déplacer nos représentations par les nouvelles réalités qui se forment à travers la médiation technologique. En d'autres termes, l'humain change-t-il de format de réalité, déplaçant ainsi ses anciennes conceptions qui construisaient

son monde ou est-il en train de changer les structures de la présentation de ses réalités par l'agencement de nouvelles modalités par la transformation du corps-cognition ? Peut-on modifier le corps indépendamment de la cognition ? Pour quelles raisons, enfin, le corps ne suffirait-il plus, et qu'entend-on par « augmentation » et à qui est-elle destinée ?

Avec les outils technologiques, qui dévoilent des inaccessibles (notamment en ce qui concerne le domaine des nanotechnologies) nos sensations actuelles ne semblent plus correspondre à nos connaissances. Les réalités sensori-motrices se désaccordent avec les réalités techniques qui dépassent en efficacité et précision les organes sensoriels. Ainsi, comme le souligne Olivier Dyens, dans *La Condition inhumaine*, « Ce que nous ressentons, voyons, touchons, aimons, n'est semble-t-il qu'une construction. Et la réalité technologique nous fait découvrir un univers non pas insensé, mais dont le sens ne correspond pas à notre perception biologique.¹ »

Nos sens biologiques, au regard des outils techniques, ne nous permettent pas d'accéder aux nouvelles qualités et lois physiques révélées par les découvertes scientifiques. Ce que nous sentons s'écarte chaque jour de ce que nous connaissons des propriétés matérielles et amplifie nos limites corporelles. Nos sensations, selon Henri Bergson, se seraient taillées au fil du temps, dans une matière rigide s'accordant avec une physique classique, forgeant l'esprit humain dans l'inertie de cette matérialité.

Le corps humain s'est construit au cours de son évolution des formes de réalités opérantes, ayant un degré de coïncidence avec les réels et s'élaborant sous l'ordre de la linéarité, de la stabilité, de la rigidité et de la répétition. Pour soumettre l'imprévisibilité des phénomènes, l'homme, par les outils cognitifs et corporels qu'il a développés au cours de sa construction, a organisé son présent selon le mode de la linéarité euclidienne, lui permettant ainsi de faire pénétrer dans des cadres cognitifs l'inédit du moment, en le modifiant pour l'assimiler au connu et à la similarité.

« Mais contre cette idée de l'originalité et de l'imprévisibilité absolues des formes, toute notre intelligence s'insurge. Notre intelligence, telle que l'évolution de la vie l'a modelée, a pour fonction essentielle d'éclairer notre conduite, de préparer notre action sur les choses, de prévoir, pour une situation donnée, les événements favorables ou défavorables qui pourront

1. Olivier Dyens, *La Condition inhumaine, Essai sur l'effroi technologique*, Paris, Flammarion, 2008, p. 16.

s'ensuivre. Elle isole donc instinctivement dans une situation ce qui ressemble au déjà connu ; elle cherche le même, afin de pouvoir appliquer son principe que le même produit le même². »

L'inattendu de l'événement se transforme et se forme avec les lois des connaissances coextensives à toute expérience. La nouveauté virtuelle se retire pour laisser s'actualiser une réalité formée par la fixité et la nécessité de la prédiction qui se projette dans l'instant vécu et qui est subsumée. Nos acquis, sensoriels et cognitifs, resserreraient à chaque instant les réalités qui peuvent s'y former et nous ne serions capables que de présenter et réaliser les phénomènes s'inscrivant dans notre peau-cognitive et nos habitudes perceptives.

Ce corps, clôturé par sa peau-matière et mémoire, rejette les qualités indéterminées et relatives pour ne discerner que celles qui lui sont nécessaires pour son corps-mouvement. Visant pour sa perception des contenus préhensibles, l'être humain a établi la présence de son présent sous la forme de la stabilité matérielle et ne peut éprouver que ce qu'il s'attend à vivre et ressentir. Le corps humain, dans les mesures qu'il a pu développer, ne vivrait que dans des présents différés.

Le réel débordant les capacités sensorielles et cognitives, l'être humain vit ses réalités dans les limites de ses possibilités et ne perçoit que ce qu'il est capable de saisir par ses sens et par les significations qui lui permettent de catégoriser et repérer les événements. Toutes les perceptions ne viseraient que l'efficacité du mouvement, selon Henri Bergson et toute expérience est le reste substantiel de ce que le savoir emmagasiné a placé par avance, dans une visée d'actée, l'action sensori-motrice. L'épreuve des réalités humaines délaisserait des potentialités virtuelles à vivre et à actualiser. L'homme inscrirait dans l'écriture de son monde le seul possible qu'il lui a été permis de se présenter, et ce présent, discerné, se représente en se répétant. Ainsi, le corps humain vivrait-il ses données brutes et immédiates sous forme de métadonnées.

Vivant son présent, dans l'immédiateté, l'homme éprouve son monde, dans l'irréalité. Entre les faits bruts et la réalité réalisée, un écart persiste et l'homme éprouve son monde dans une métaphysique. Condamné à ne vivre que dans ses propres frontières et limites sensori-cognitive, il ne peut trouver dans le réel que ce qui lui est autorisé de chercher. Creusant et complexifiant ses connaissances dans les mêmes matières, et allant davantage

2. Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, Paris, Quadrige, Puf, 2013, p. 29.

dans la même direction, l'être humain ne peut adhérer qu'à des réalités organiquement humaines et dans lesquelles l'esprit humain a coopéré.

Pourtant, l'homme – borgne et borné – n'a cessé de chercher les potentiels sensoriels délaissés et jusqu'à présent il a souhaité retrouver les matières non formées. Nos outils techniques, qu'ils soient cognitifs, corporels ou matériels, nous ont offert la possibilité d'accroître et d'enrichir les données immédiates du corps agissant. Découvrant, enrichissant, creusant davantage ce que nous étions capables de comprendre, nous ne cessons de grossir, détailler et sculpter les qualités discernées par nos sensations corporelles. Nos outils techniques prolongent nos sensations humaines qui ne peuvent s'éprouver que sous la matière rigide que notre peau-cognition est capable d'accueillir. La matière connue devient chaque jour de plus en plus complexe et nous découvrons de nouvelles lois la régissant (je pense ici à la théorie quantique).

Augmenter le corps signifie-t-il seulement prolonger, amplifier ce qui est de l'ordre de l'humain et qui ne peut comprendre les qualités s'arrêtant uniquement à la limite de la peau ? L'être humain peut-il réellement accéder à d'autres formes de sensations qui ne seraient plus liées à son organicité, impliquant une autre forme de cognition ? Puisque le corps et la cognition se codéterminent et se coimpliquent structurellement, dès lors, le fait qu'émerge l'épreuve de matières indéterminées et « incontenables », supposerait que nous soyons capables d'utiliser un autre système cognitif ne s'exécutant plus sous les lois régissant la matière acquise. La réalisation de l'événement s'entrelace dans la relation du corps, de la matière et de la cognition ; pour penser avec les immatériels, ne faut-il pas que le corps-cognition se dématérialise de sa permanence et de sa « physicalité » classique ? Pour que nous puissions parler d'augmentation et non pas simplement de déplacement, voire de réduction, ne faut-il pas que l'homme accède à d'autres structures cognitives, lui permettant de réaliser les matières non perçues, inqualifiables et indéterminées ? Ajouter des prothèses au corps humain l'engage-t-il à modifier nécessairement ses structures cognitives ?

Ces réalités humaines, aux allures de l'imperfection, semblent chuchoter à l'homme la présence d'une irréalité qui s'est installée dans l'épreuve de chacune de ses expériences. Par la création de nos réalités, par les outils cognitifs et corporels, notre présent se situerait toujours en deçà ou au-delà des faits immédiats. Sa réalité artificielle comblerait les manques de son évolution et lui permettrait de faire jaillir les événements, nuancés par les différentes gammes du vocabulaire. L'événement figuré, vécu comme un

état de bloc, par l'interprétation, est toujours de l'ordre de la création, détachant l'homme de la brutalité phénoménale. Colorant et sculptant dans la matière des formes qu'il agence, l'homme vit dans les non-êtres, et ceux que nous proposons les réalités technologiques ajoutent à sa capacité de déréalisation, de nouvelles formes au standard pixelisé et médiatisent les rapports au monde par une médiation numérique, bouleversant sa gestuelle. La technicité corporelle et cognitive offre cette possibilité de recréer des intensités, des valeurs n'ayant d'existence que pour sa propre expérience, et l'outil numérique est une prothèse supplémentaire participant au détachement de l'homme de ce qu'il n'a déjà su que faire, être dans des non-êtres et ne pouvant éprouver que des « étants ».

Dans le vertige que procure l'inframince impression que ce qui se vit relève de l'illusion, la réalité peut devenir source de suspicion. Ce doute, d'une forme unique, d'une réalité à éprouver, formerait une impulsion infrasensible, engageant l'homme à rechercher les fragments de signes des potentialités et qualités délaissées.

« Quand nous réalisons que nous ne sommes pas sur un sol ferme, que les choses surgissent et passent sans cesse sans que nous puissions les immobiliser sur un sol objectif ou subjectif, stable, cette découverte affecte notre vie et notre être même. Au sein de ce contexte existentiel, on peut dire que nous réalisons l'absence de fondements non seulement dans le sens de la comprendre, mais aussi dans le sens de l'actualiser : la vie ou l'existence humaine elle-même devient une sorte de question, de doute et d'incertitude³. »

L'art et les sciences s'inscriraient dans cette recherche d'autres matières et d'autres connaissances à trouver. Se situant au bord de l'incertain, ces disciplines, en apparence opposées risqueraient leur confortable stabilité dans une volonté d'atteindre les autres possibles à penser. Détruisant le connu pour s'effondrer dans la solitude du mouvant et du « décontenu », les arts et les sciences, en déformant les réalités qu'ils reforment, cherchent à exploiter d'autres formes de présence, pour réinventer d'autres états des êtres possibles. L'art propose des formes de mondes non vécus par la poésie, la singularité, alors que la science modifie nos mondes par une objectivité relative tandis que les techniques les réalisent par un cadre formaté et standardisé.

3. Francisco Varela, Evan Thompson, Eleanor Rosch, *L'Inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 324.

La structure de la pensée humaine, organisée dans la linéarité, semble ne plus être en adéquation avec la réforme des réalités qui semble se profiler dans nos sociétés. L'art, sentant et cherchant la présence du changement qui s'effectue à chaque époque, tendrait aujourd'hui à révéler des formes de représentations qui s'annoncent sous le format du rhizome et de l'incessante fluctuation. La pensée « rhizomique » est dépourvue de centre, de bord et de forme fixée. Pensée du mouvement et de l'inconsistance non formée, elle échappe à l'unicité du saisissable et n'est plus régie par la logique de la cause et de l'effet. Cette forme, plastiquement momentanée et multiphénoménale, peut aujourd'hui se lire dans les arts numériques. Si les arts traduisent les infraperceptions qui s'opèrent dans nos sociétés, nous pouvons nous interroger sur le déplacement cognitif et les possibilités qu'une telle conception de forme de temps ou de pensée de l'événement pourrait engendrer dans l'avenir de notre humanité.

Aujourd'hui, les arts interactifs interpellent notre rapport au corps dans l'avènement de l'événement. L'événement devient « impermanent », inconstant et multimodal. Les arts interactifs, en immergeant le spectateur au centre du processus de création, *via* sa participation corporelle, confortent l'idée que la réalité peut s'actualiser sous de multiples modalités et que l'événement qui surgit est une création combinatoire. Dissociant le corps de l'unique expérience à vivre, elle lui permet de réaliser des virtualités plurivoques.

Aujourd'hui, mon geste accoutumé à vivre par l'habitude et la répétition des expériences qu'il sait pouvoir trouver se voit offrir la possibilité de se dégager de ses déterminismes sensori-moteurs et des attentes perceptives qui y sont liées. Il peut désormais éprouver simultanément, par un unique geste, la présentation (au sens de rendre présent) d'autres qualités, qui sont numériquement présentées. Je prendrai pour exemple la création d'un artiste-programmeur, Mathieu Chamagne, dont la pièce *Kem*, m'a particulièrement interpellée. Vos mains, captées et insérées dans un programme, deviennent avatar dans un monde de particules sonores et colorées. Les mouvements du corps sont retranscrits en temps réel, dans l'univers numérique créé et influencent directement les particules sonores et visuelles qui réagissent à vos plus infimes déplacements digitaux. Dotées de modèles physiques, ces particules peuvent rebondir sur vos doigts et vous donnent l'impression qu'elles existent en effleurant votre peau. Pour la première fois, je vivais mon avatar, agitant pourtant du vide ; mes mains semblaient pouvoir atteindre et manipuler ces données virtuelles. Mon corps se dissociait et la frontière entre la

réalité physique et le virtuel s'amenuisait. Inscrite dans un corps physique, j'éprouvais cependant ma présence numérique qui agrémentait mes sensations du corps de modules sonores et colorés.

De cette expérience sensible, j'en retiendrai cette impression de dédoublement des réalités et de ma corporéité. C'est certainement ce que doivent vivre les joueurs de jeux vidéo ou les adeptes de *second life* qui paraissent physiquement ressentir les actes de leurs avatars. Ma conscience avait-elle momentanément délaissé ce corps matériel pour expérimenter une conscience virtuelle ?

Dans la pièce Kem, le moindre mouvement déplaçait les particules et je veillais consciencieusement à ma gestuelle. Dans un même instant, ma présence se doublait et l'événement à vivre s'éprouvait sous deux modalités : topique et chronique. Dans cette expérience, ma conscience ne se détachait pas du corps, puisque je faisais attention à mes plus infimes mouvements, mais simultanément, je me sentais incorporée dans cet espace virtuel et sensible. Ce corps se doublait et devenait interconnecté au virtuel. Les installations artistiques invitent le spectateur à porter attention à son corps et à son mouvement. Ces duplications corporelles laissent à penser les potentiels virtuels qui peuvent émerger de la désunification du phénomène, ce qui incite à réfléchir sur les multiples formes qui peuvent s'insérer dans la création des réalités.

Plusieurs installations interactives agrémentent le corps du spectateur de qualités et sensations virtuelles. Cette forme d'art semble ajouter aux expériences des virtuels qui peuvent se réaliser dans les possibilités de l'événement acté. Plongeant le spectateur dans un autre univers de qualités sensorielles, les technologies numériques favorisent la surréalisation sensitive.

Jusqu'à présent, l'homme linéaire, dans l'ordonnement de ces événements qu'il se créait, ne pouvait expérimenter la multiplicité créative des phénomènes à appréhender. Ainsi, ce que nous montrent les arts interactifs, c'est qu'il est aujourd'hui possible de donner à l'instant qui se présente davantage de déclinaisons et que celui-ci n'est plus contenu dans l'unicité et les déterminismes sensoriels de nos préjugés mécaniques. Dans les arts interactifs, plusieurs « étants » de l'être peuvent se présenter simultanément. Ce temps devient rhizome et multiple aux créations expérientielles. Les arts indiquent que notre corps se trouve au centre de l'emménagement des réalités et que c'est à travers ses filtres conceptuels et sensoriels que s'élabore l'infini des combinaisons créatives des possibles étants.

Les technologies dans le domaine artistique contribuent à agrémenter poétiquement nos sensations. Le changement qui me semble le plus visible et qui pourrait bouleverser les devenirs humains est celui qui s'amorce dans notre rapport au temps, désaffecté de sa linéarité, lui redonnant le caractère d'un présent vivant et composite qui n'est plus conclu dans un seul étant. Tout geste porte en lui une multitude de potentialités délaissées, et ces virtualités s'actualisent de manière créative, avec les arts numériques. Le superflu de l'homme est cet écart entre l'être et l'étant. Le superflu est cette réalité en dehors de l'événement brutal et total. Réalité adhérente de manière incomplète au réel et qui, cependant, n'en demeure pas moins éprouvée et opératoire. Toujours en dehors du réel, l'homme invente des réalités créatrices qu'il éprouve comme existantes.

Les nouvelles technologies sont-elles vraiment nouvelles ou ne font-elles pas que proposer d'autres outils conceptuels et corporels tendant à détacher l'homme de sa condition biologique afin qu'il puisse continuer à inventer ses réalités et chercher, à travers elles, tous les restes oubliés ? Ce nouvel homme qui se dessine, doté de nouvelles capacités, se modifie-t-il réellement en profondeur ou ne déplace-t-il pas seulement ses représentations et ses modes de non-existence ? Les nouvelles technologies qui semblent pouvoir modifier l'homme sont-elles par nature différentes des anciennes techniques modélisant ses mondes ?

L'enfant occidental de demain vivra certainement son monde différemment de nos représentations ; il pourra peut-être décupler sa conscience, traiter le flux des informations avec davantage d'efficacité, il communiquera sans cesse silencieusement ; les nanobiotechnologies lui permettront de prévenir ses maladies, il s'autoréparera ... Les promesses et prouesses technologiques vont-elles induire une augmentation, un déplacement artificiel des sensations et offriront-elles la possibilité de penser que le présent est une forme à sculpter par la volonté, puisqu'il peut désormais se créer dans diverses expressions ? Ne pouvant accéder qu'à la trace d'un réel, ces technologies n'amplifient-elles pas l'idée que l'homme est quelque part toujours dans le virtuel de ses représentations ? L'outil numérique n'accentuerait-il pas l'idée de réalités illusoirement vécues par l'homme ? Toujours à l'extérieur de lui-même, ces technologies creusent davantage l'écart externe entre ce qui pourrait être, ce qui est, ce qui n'est pas et qui pourtant est réellement vécu. Les nouvelles technologies détacheraient-elles l'homme de ses réflexes médiatiques, issus de comportements programmés ou, au contraire, génèrent-elles

davantage d'automatismes et de réflexes sensori-moteurs qui invitent à ne plus penser des réalités diverses ?

L'homme tendrait, selon certaines théories scientifiques, vers la complexité et chercherait l'amélioration de son propre monde. La question est de savoir s'il n'est pas vain de créer artificiellement des objets techniques pour agrémenter sa réalité d'autres qualités pixélisées et dont les intentions qui se trouvent au cœur de leur invention demeurent obscures, voire profondément douteuses en termes d'éthique et d'égalité. Les désirs posthumains ne standardisent-ils pas ce que l'homme peut, en son être, encore définir et qui fait appel à la possibilité de choisir les formes sans matière qui restent à sculpter par des actes de conscience et de la singularité réflexive, ce qui pourrait encore lui permettre d'emménager la faible lueur de l'idée de liberté ? Ne faudrait-il pas d'abord, s'essayer par l'attention et la volition, à découvrir dans les sensations trop humaines, la multitude de nuances, de qualités, qui peuvent s'y insérer avec l'effort de l'imaginaire incarné dans la corporéité ?

Inventant encore ses réalités, l'homme progresse dans ses connaissances et savoirs, préférant les métadonnées pour sublimer ses réalités « ininformées », pour tenter de métamorphoser sa sinistre condition et sa posture humaine. Les métadonnées technologiques offrent d'autres panels de sensations qui se révèlent toujours dans la rencontre de ce corps limite, cadrant sous d'autres modalités des irréalités, continuant à s'exercer sous la dictature des formes déjà prêtes à l'emploi, nous permettant d'oublier que la liberté est cette capacité de pouvoir décider du dessin de nos réalités.